13

VOYAGE

DE

LOUIS PELTIER

PAR TERRE ET PAR MER ;

Comprenant le récit de son voyage à la pêche à la baleine et de ses excursions en Afrique ;

ÉCRIT PAR LUI-MÊME.

QUEBEC:
IMPRIMÉ AU BUREAU DE "LA RÉFORME."
RUE D'AIGUILLON, FAUBOURG SAINT-JEAN.

1862.

Enregistré, conformément à l'acte du parlement provincial, l'an 1862, par l'éditeur, L. M. Darveau, au bureau du régistrateur de la province du Canada.

PREFACE.

Dans tous les temps et dans tous les lieux la lecture de voyages a toujours été considérée, je crois, comme un genre de lecture agréable. Je ne prétends pas que mon ouvrage passera pour un chef-d'œuvre, mais si ma narration de la pêche à la baleine, la description que je fais des différents endroits que j'ai parcourus, ainsi que mes observations, mes aventures et beaucoup d'informations que je donne sur differents sujets instruisent et amusent, mon but sera atteint, et je serai dédommagé du temps que j'aurai pardu en l'écrivant.

LOUIS PELTIER.

CHAPITRE I.

Canadiens-

Je suis né de parents français dans la ville de Montréal, Bas-Canada, le 7 mai 1811. Nous étions, au moment où commence ma narration, dans l'été de 1834. Le choléra morbus sévisait de nouveau en Canada, et faisait beaucoup de ravages à Montréal et dans ses environs. J'étais de retour dans ma patrie depuis deux mois, et je conduisais un petit journal anglais à Laprairie, qui était imprimé et publié dans ce village, et avait pour titre : " *The Laprairie Courrier*," mais comme les affaires étaient loin de bien aller, je résolus de partir pour Boston. Un lundi du mois de juin, je me mis en route, et je pris le chemin de Saint-Charles, où je voulais m'arrêter pour voir un ami. Je demeurai trois jours dans ce village ; avant d'en partir, je fis et écrivis les réflexions suivantes :

" Un poids énorme pèse mortellement sur mon cœur. Le bonheur semble s'être enfui de moi pour toujours. A peine arrivé d'un long et pénible voyage, il me faut repartir. Il me faut de nouveau plon-

ger la meilleure des mères dans la plus vive douleur et causer beaucoup de peine à de sensibles frères, en allant gémir sur des terres étrangères où je ne rencontrerai point de parents ni peut-être même d'amis. Oh! quelles pensées accablantes! je ne puis presque les soutenir. Je ne redoute pas les rigueurs de la misère, mais je crains qu'en mon absence, mes parents aient l'esprit préoccupé sur mon sort. Ma mère toute en pleurs se présente déjà à mon imagination. Tout ce que l'absence m'a fait endurer dans mon dernier voyage est profondément gravé dans ma mémoire. Quand je cheminais à travers les montagnes Appalaches, dans la Virginie, l'image de celle qui me donna le jour se présentait à mon imagination comme fondant en larmes, et les sons plaintifs de la tourterelle qui se faisaient entendre à chaque instant dans un silence profond qui régnait à l'entour de moi, me faisaient croire que j'entendais la voix de ma mère qui m'appelait en gémissant, et en disant : "où es-tu, mon fils, mon cher fils? qu'es-tu devenu ? réponds à ta pauvre mère qui t'appelle, et qui ne peut presque plus supporter la vie sans te revoir!" A la vue d'une personne si chère que je m'imaginais voir, et qui m'appelait en versant des pleurs, mes sens demeuraient glacés, et une mélancolie mortelle s'emparait de mon âme. Je voulais, j'aurais voulu avec la vélocité de l'éclair voler auprès d'elle pour la consoler en lui disant : " Oh ma mère! voici le sujet de vos pleurs, voici votre fils qui vous aime toujours, et qui n'a pas cessé un instant de penser à vous, me voici, et il me semble renaître à la vie en vous revoyant; maintenant, vivez sans inquiétude par rapport à moi, car jamais, non, jamais je ne me reséparerai de vous."

" Vaines pensées, cruelle illusion! La distance

de cinq à six cents lieues et de hautes montagnes nous séparaient tous deux, et il me fallait supporter la douleur qui me rongeait. Oh ! combien je me trouvais malheurenx alors. Un an s'était écoulé depuis mon départ de Montréal, et il me semblait y en avoir huit, tant l'ennui, le chagrin, la peine et l'inquiétude me faisaient trouver le temps long, et j'avais presque perdu l'espoir de revoir ma patrie. Qui ne s'est jamais vu à une grande distance d'une personne qui lui est chère, ne connaît qu'à moitié les tourments de l'absence ; ce n'est que quand il est loin d'elle, qu'il en a une juste idée, lorsque voulant voir cette personne sous un court délai, mais que la trop grande distance met une barrière contre son désir. Tel était l'etat malheureux dans lequel j'etais plongé dans mon dernier voyage et auquel je vais être exposé dans celui que je suis à la veille d'entreprendre, cependant j'ose espérer que la Providence qui m'a ramené dans mon pays en bonne santé, me ramènera de même, et dans un moment plus favorable à ma profession que l'est le présent."

Je me mis en route avec l'intention de me rendre à Boston par la voie de Sherbrooke. Arrivé dans cette dérnière ville après trois jours de marche, j'y trouvai de l'emploi comme compositeur-typographe. Sherbrooke ne contenait alors que onze maisons tout au plus. Après y avoir travaillé pendant deux mois, j'en partis, mais non pas pour aller à Boston, comme j'avais d'abord projeté, mais pour aller à Québec. J'avais tout de même l'intention d'y aller plus tard. Je me rendis en face des Trois-Rivières où je traversai, et là, j'embarquai à bord d'un vapeur qui me transporta en quelques heures à Québec où je mis les pieds pour la première fois. Après y

avoir séjourné pendant un mois, je fus à Deschambault où je fis l'école durant deux mois ; (c'est à Deschambault que je me suis mis dans la tête de trouver une méthode au moyen de laquelle je pourrais en peu de temps donner à celui qui en aurait besoin une belle main d'écriture,) je retournai ensuite à Québec ; j'y passai une journée et le lendemain vers trois heures je traversai en canot à la Pointe-Lévis, avec l'intention bien arrêtée d'aller à Boston. Quand je fus traversé je me mis à réfléchir. Jetant un regard dans la direction de Montréal, je m'écriai : " Adieu, mes chers parents ; le sort me force encore une fois à m'éloigner de vous, mais jamais, non, jamais, je ne vous oublierai !"

Après avoir prononcé ces mots, je versai un torrent de larmes, et je mis en route. La nuit commençait à tomber, et il faisait très froid. Je pris le chemin de Kennebec, et après une longue et pénible marche, j'arrivai à une grande forêt de soixante-trois milles de long. La moitié de cette forêt était dans le Bas-Canada et l'autre dans l'état du Maine. Après l'avoir traversée, j'arrivai au village de Forks of the River. De ce village je me rendis à Waterville, de là à Augusta, ensuite à Hallowell, Richmond, Gardner et puis à Portland, ville située sur les bords de l'océan atlantique que je voyais pour la première fois. Je restai pendant deux ou trois jours à Portland, ensuite je continuai mon voyage. Je passai par les villes de Plymouth et Middleton, et je finis par me rendre à Boston. Le choléra morbus régnait alors dans cette ville ; toutes, ou presque toutes les imprimeries étaient fermées.

Ne pouvant trouver d'ouvrage, et étant sans argent et sans amis, je sentis pour la première fois de ma vie mon courage défaillir. Quelqu'un me con-

seilla de m'engager pour faire un voyage à la pêche à la baleine. Je suivis ce conseil. Il est vrai que j'étais beaucoup encouragé à entreprendre un pareil voyage par le désir ardent que j'avais de voir le monde. Je pensais que le navire arrêteruit à beaucoup de ports de mer et que j'aurais la chance d'aller à terre.

Le 10 de juin nous fîmes voile. Le nom du navire était le Clay. L'équipage se composait de vingt-six personnes y compris le petit frère du capitaine. J'étais le seul Canadien à bord. Je me trouvais pour la première fois de ma vie à bord d'un bâtiment, quoique j'en eus beaucoup vu à Montréal, et je m'y trouvais comme marin.

Je méditais en regardant la terre,
Qui de ma vue était presque effacée,
En soupirant je songais à ma mère
Et l'avenir occupait ma pensée.

Pas un nuage à la voûte des cieux.
Un vent léger ridait la surface de l'onde,
Et le vaisseau d'un air majestueux
Hâtait sa course vagabonde.

Mais bientôt un nuage épais et fulminant
Annonça le signal d'un terrible ouragan;
Un vent impétueux sorti de ce nuage
Soufflait horriblement à travers le cordage.

Le tonnerre grondant au-dessus de ma tête
Paraissait augmenter l'horreur de la tempête.
Des éclairs infernaux, serpentant, prolongées,
Nous laissaient voir les flots s'élevant aux nuées,
On eut dit que la foudre, et le vent et les eaux
Avaient juré la perte des vaisseaux.
Au bout de sept jours vint le calme après l'orage,
Et nous pumes enfin poursuivre le voyage.

CHAPITRE II.

Après trois semaines de voile nous aperçumes l'Ile de Flora. Deux ou trois heures plus tard nous arrivâmes à l'Ile de Fayol qui est à trois milles de celle de Pico. Il y a une montagne dans cette dernière ile qui est très élevée. La base est très large, et son sommet qui se perd dans les airs est très étroit. Ces îles appartiennent au Portugal. Après avoir navigué dans leurs environs pendant trois jours, nous en partîmes et nous prîmes la direction du lieu de pêche qui était le Cap de l'Est sur les côtes de l'Afrique. Quelques jours après notre départ, un irlandais me dit que je maudirais le jour où je m'étais engagé pour aller à la pêche à la baleine. Je commençais à être bien inquiet, je regrettais presque de m'être engagé et je m'attendais à beaucoup de misère, mais je ne croyais pas que je ferais ce que l'irlandais m'avait dit. Pour nous rendre au lieu de pêche il nous fallait traverser l'équateur. Un jour mes oreilles furent saluées par des cris inconnus. Je jetai un coup d'œil à la

mer, et j'aperçus comme un grand nombre de petites roues noires qui roulaient avec rapidité à l'entour du bâtiment. C'était des poissons qu'on appelle en anglais *purpoises*. Le second, au moyen d'un harpon, en prit un. Il avait trois pieds de long. La chair de ce poisson est très bonne à manger. Sa mâchoire que l'on peut convertir en très bon peigne de corne, vû que les dents sont longues et serrées, contient une huile très fine qu'on dit être excellente pour les mouvements des montres et dont les horlogers font usage. Avant la prise de ce poisson, nous en avions pris un du nom de "poisson du soleil." Sa chère est très blanche. Deux semaines environ après que nous eûmes laissé Fayol et Pico, chaque matelot, chacun son tour, fut obligé de se tenir sur une des vergues du bâtiment pour tâcher de découvrir quelque baleine. Un jour que je faisais mon quart, j'entendis un bruit sourd. Regardant dans la direction d'où il venait, j'aperçus comme des petits objets noirs qui montaient dans les airs, et un instant après je les entendis tomber à la mer. M'éinformé de ce que c'était, on me dit que c'était des poissons volants. J'eus de la peine à le croire, mais quelque temps après j'en vis un qui était tombé sur le pont, alors je crus ce que l'on m'avait dit. Ce petit poisson avait environ trois pouces de long. Ses ailes ressemblaient aux ailes d'une chauve-souris. Poursuivis par les gros poissons les poissons-volants sortent du sein des ondes, s'envolent dans les airs, et volent tant que leurs ailes sont mouillés, aussitôt quelles sont sèches ils retombent à la mer comme des petites pierres. Le 1er août nous arrivâmes à l'Equateur ; la chaleur était alors des plus excessives. Nous ne pouvions pas même endurer un drap sur nous la nuit. Il fallait nous tenir chaussés, car

nous aurons pu nous brûler les pieds sur le pont du bâtiment. Le 8 août nous apperçûmes l'isle de Saint-Iago, une des isle du Cap Vert, située sur les côtes d'Afrique. Je faisais mon quart sur la vergue comme nous arrivions auprès, et je vis un canot rempli de fruits et de natifs qui sont noirs, et qui avaient pour seul vêtement une longue chemise blanche, se détacher de l'isle et venir dans la direction de notre navire. Nous achetâmes des citrons, des oranges, des cocos et du lait de chèvre que je trouvai très excellent. Le 12, nous vîmes une des isles de Ténérif, mais à ma grande douleur, nous étions à une trop grande distance du célèbre pic qui porte ce nom pour que je pus le voir.

CHAPITRE III.

Vers la fin d'août nous étions sur le lieu de pêche Le 1er septembre un nommé Emanuel qui était de corps, signala une baleine qu'il voyait souffler dans le lointain. Quand nous en fûmes à un mille, deux chaloupes dans chacune desquelles embarquèrent sept hommes furent descendues à la mer, et elles piquèrent vers elle qu'elles atteignirent au bout d'un quart d'heure. L'harponneur, alors, saisissant son harpon, le lança sur elle avec force et elle se trouva prise. C'est alors qu'elle commença à nager avec une vélocité extraordinaire. La chaloupe qu'elle remorquait ne touchait presque pas l'eau. La baleine commença alors à faire jouer sa queue lourde sur la surface de l'onde, et parfois dans un sens horizontal au-dessus de la tête de ceux qui étaient dans la chaloupe. Son souffle imitant le bruit métallique que la vapeur fait en s'échappant d'un tuyau, faisait jaillir à une quinzaine de pieds dans les airs l'eau qu'elle avait avalé, et sa voix, aussi forte que le rugissement de mille lions ensemble se faisait en-

tendre à chaque instant. Cependant, le capitaine, après l'avoir quitté se fatiguer pendant environ une demie heure, lui porta le coup mortel avec une lance. L'onde fut rougie par le sang qui coula de sa plaie, et celui qui, se mêlant à l'eau qu'elle avait avalé, sortait avec profusion de ses trous à souffler. Dans un instant la chaloupe et la baleine furent environnés d'une grande quantité de gros oiseaux appelés en anglais *gonies*, qui les accompagnèrent jusqu'au navire, et là, parurent disputer les morceaux de gras de baleine avec les découpeurs. Cet oiseau a un bec long, épais et crochu. Le dos de la baleine est noir comme de l'encre et son ventre blanc comme du lait. En deux jours et deux nuits tout le gras fut converti en huile et mis dans le fond de callé. Cette baleine nous donna cent quarante quarts d'huile.

Les chaloupes pour la pêche à la baleine sont très légères; les tollets sont couverts d'étoupe pour diminuer le bruit des rames. Le harpon est un instrument en fer qui est construit de telle façon, qu'une fois entré dans le corps d'une baleine il ne peut pas en sortir quand on le tire. Cet instrument est lié à une longue perche, et est attaché par une corde d'une longueur considérable qui est soigneusement cordée dans une cuvette placée au milieu de la chaloupe. Il y a une tête en bois sur le devant de la chaloupe, à l'entours de laquelle la corde fait deux ou trois fois le tour quand il y a une baleine de prise et pour empêcher qu'elle ne se mêle. On garde une petite hache à bord de la chaloupe pour couper la corde si elle venait à se mêler. On y garde aussi un petit sceau pour ôter l'eau de la chaloupe qui en reçoit beaucoup quand elle est remorquée par la baleine. On fait aussi usage de ce

petit seau pour jeter de l'eau sur la tête en bois qui pourrait prendre en feu par la friction. Aussitôt que la baleine est rendue auprès du navire, elle y est amarrée du long. Ensuite un homme ceint d'une corde qui est retenue au navire saute sur la baleine, une hache à la main, et coupe la tête qui est hissée à bord du navire et est dépouillée de ses barbes. Quand cet ouvrage est terminé, on hisse les nageoires ; ensuite le gras, depuis le cou jusqu'à la queue, est découpé avec un instrument qu'on nomme en anglais *spade*. Un morceau ainsi découpé, et qui peut avoir quatre pieds de large, se nomme couverte. Cette couverte est hissée au moyen de poulies et du cabestan au-dessus du pont du bâtiment, et quand elle est vis-à-vis du fond de calle elle y est descendue, et là elle est découpée en morceaux de deux pieds de long. Ces morceaux sont jetés dans une cuvette qui est sur le pont et qui est trainée auprès d'un cheval en bois. Ce cheval en bois est placé près de deux grands chaudrons qui sont bien emmuraillés et sous lesquels on fait un bon feu. Un homme avec un crochet met un de ces morceaux sur le cheval ; un autre avec un couteau en forme de plaîne de tonnellier, le taille en grillades qu'il ne sépare pas tout-à-fait, et qu'il jette dans les chaudrons. Quand l'huile est extraite, elle est mise pour refroidir dans un grand vaisseau en fonte qu'on nomme refroidisseur ; elle est ensuite transvidée dans des tonnes, des quarts et des barils, et est descendue dans le fond de calle. On ne se sert de bois que pour le premier feu, on chauffe ensuite avec les morceaux dont l'huile a été extraite. Ceci fait un très bon feu, et sa cendre de la très bonne lessive.

Le 4 nous prîmes une autre baleine. J'étais au gouvernail tandis qu'on la découpait par couvertes. Je

jetais un regard curieux de temps à autre sur la baleine et sur une grande quantité d'oiseaux aquatiques qui se disputaient des petits morceaux. Je remarquai un oiseau noir de la grosseur d'une poule, qui essayait à prendre des becquetées, mais qui recevait à la place des coups de bec d'un *goney* qui criait *bint* en les lui donnant. Le petit frère du capitaine se fit une ligne et se mit à pêcher des oiseaux. Un *goney* gros comme deux oies mordit et se prit à l'hameçon. Il aurait probablement attiré l'enfant à la mer si quelqu'un ne fut venu à son secours. Celui-ci tira l'oiseau de l'eau et le prit dans ses bras. Comme il passait avec lui devant moi je voulus lui passer la main sur le dos comme j'aurais fait à un chat, mais je la retirai promptement car il visa mes doigts qu'il essaya d'attraper avec son bec en criant *bint*, et en me lançant un regard fier et dédaigneux. Le captureur le mit sur le pont, mais il ne pouvait pas marcher, à tout moment il tombait. On lui coupa la tête. De belles bourses pourraient être faites avec les pieds du *goney*.

Le 8 nous prîmes encore une baleine ainsi que le 12.

Le 18 nous prîmes deux gros poissons qu'on nomme en anglais *black fish*. Nous les hissâmes sur le pont. Je m'approchai d'eux et je fus surpris de leur grosseur. Je comparai en imagination la grosseur d'un éléphant à la leur, et l'éléphant me parut petit en comparaison d'eux. Ce poisson est huileux ; une partie de sa chair est bien bonne à manger.

Le 24 nous prîmes une tortue qui mesurait pour le moins six pieds de circonférence. Elle procura un excellent dîner à tout l'équipage.

Le 1er octobre, deux de nos chaloupes s'étaient

arrêtées chacune à une grosse baleine à peu près dans le même temps. Un moment après je montai sur une des vergues pour aider à serrer une voile. J'aperçus les deux baleines qui venaient dans la direction de notre navire avec une vitesse extraordinaire. Elles venaient en soufflant, rugissant et en frappant l'onde violemment avec leur queue énorme. C'était effrayant à voir. Parfois elles plongeaient perpendiculairement et laissaient voir le bout de leur queue. D'autres fois elles sortaient toute leur tête hors de l'eau. Elles continuaient à venir dans la direction du navire, elles s'en approchaient de plus en plus, enfin elles y touchaient presque, lorsqu'une d'elles, effrayée probablement, changea tout-à-coup sa direction et détourna la poupe du bâtiment; l'autre plongea par dessous, et comme elle plongeait l'harponneur coupa la corde. Sans cette précaution, la chaloupe se serait brisée et l'équipage se serait probablement noyé. Si la baleine n'eut pas plongé et eut frappé le navire je crois qu'elle l'aurait défoncé. La baleine, une minute après sa plonge, fut vue à un mille du bâtiment, elle faisait jaillir dans les airs du sang par ses trous à souffler. La baleine qui nous restait nous donna cent quarts d'huile. Le 13, vers quatre heures de l'après-midi, nous aperçumes une grosse baleine qui soufflait dans l'est. La mer était grosse mais les chaloupes furent tout de même descendues à la mer. On l'harponna et on mit fin à ses jours, mais comme il nous était impossible à cause du vent qui nous était tout à fait contraire, de gouverner le navire pour aller à sa rencontre, nous ajoutâmes une ligne à celle qui était en usage afin d'établir une communication entre la baleine et le bâtiment et de pouvoir au moyen de cette ligne en la tirant, faire approcher la baleine du bâtiment. La

corde fut assez longue pour cet objet ; nous nous mîmes tous à l'ouvrage, et après un travail long et pénible, nos efforts furent couronnés par le succès : la baleine était le long du navire et nous l'amarrâmes, mais comme la nuit était tombée et que nous étions bien fatigués, le découpage fut remis au lendemain.

Le lendemain matin, la mer était trop agitée pour que nous pussions découper. Le surlendemain la mer était assez calme, mais comme les découpeurs allaient se mettre à l'ouvrage, la baleine fit explosion, ce qui produisit un bruit aussi fort que celui du canon. Ses tripes qui flottaient sur les eaux étaient aussi grosses que des tuyaux de poêle. Cet incident, cependant, ne gêna point notre travail, et dans une journée et une nuit nous convertîmes tout le gras en huile.

Le 13, la prise d'une autre baleine fut accompagnée des mêmes circonstances, excepté que nous perdîmes celle-ci, elle coula à fond près du bâtiment. Quand elle commença à caler, les hommes dans la chaloupe tirèrent la ligne pour l'empêcher de caler davantage et la faire revenir à la surface de l'eau, mais elle callait toujours malgré les paroles du capitaine qui criait : "Tenez bon, mes hommes !" et elle entraînait la chaloupe avec elle. Presque toute la ligne, qui avait deux milles de long, finit par être submergée. Le chaloupe aurait disparu sous les ondes, si l'harponneur ne se fut empressé de couper la ligne comme l'eau arrivait sur le bord.

Le 28, nous rencontrâmes un navire qui avait fait rencontre de la baleine qui avait plongée par dessous notre bâtiment. On nous rendit notre harpon. Nous n'avions pas droit à l'huile.

Il existe une loi chez les baleiniers qui mérite

d'être citée. Si un baleinier prend une mère-baleine et qu'un autre prenne son baleineau, celui qui a pris le baleineau est obligé de le remettre à celui qui a pris la mère-baleine.

Le 1er de novembre une de nos chaloupes se trouvait entre deux baleines qui en étaient tellement près, que les hommes en ramant leur portaient les rames sur le dos. Un noir que nous appellions Bill qui était à bord de la chaloupe, fut tellement effrayé qu'il se jeta à la mer, et il nageait dans la direction du navire qui pouvait être à un mille de lui. Le second qui était à bord de la chaloupe lui ayant demandé pourquoi il avait sauté à l'eau, il lui répondit que c'était sa façon. On le retira de la mer. Un moment après cet incident une autre chaloupe s'arrêta à une baleine qui était très méchante. Elle essayait de frapper la chaloupe avec sa queue, elle finit par y réussir. Elle plongea et en resoudant elle donna un coup de queue terrible à la chaloupe ; ce coup la brisa et en fit voler les morceaux ainsi que l'équipage à une dizaine de pieds dans les airs. Une chaloupe de sauvetage, qui était près du lieu du désastre, sauva les hommes qui étaient à l'eau. Une chaloupe de sauvetage accompagne toujours, en cas d'accidents, celles qui s'arrêtent à la baleine.

Le 14, dans la matinée nous prîmes une grosse baleine. Comme nous étions occupés le soir à en extraire l'huile, Emmanuel, la personne qui avait découvert la première baleine que nous avions prise et qui avait découvert presque toutes les autres, en roulant une tonne sur le pont tomba à la mer. En tombant il attrappa une corde, mais c'était la corde du sceau à puiser de l'eau qu'il entraîna avec lui à la mer, il lâcha aussitôt cette corde et se cramponna du

mieux qu'il put après le bâtiment. On lui jeta la corde qui tenait une des chaloupes suspendues à l'un des côtés du navire, et qui était le côté oú il se trouvait. Il fit descendre lui-même la chaloupe à la mer, y embarqua et on le hissa à bord.

Le 18, nous aperçumes l'Isle-de-Tristan, isle déserte qui contient une montagne très élevée. Le 25, nous aperçumes celle de Guelph, isle montagneuse et remplie de cavernes. Le second prit quelques matelots avec lui, et y fût pêcher. En deux heures de temps ils emplirent presque une chaloupe de poissons de la grosseur de ceux de nos rivières, et ils tuèrent onze loup-marins.

Le 26, nous prîmes une très grosse baleine.

Le 1er décembre nous rencontrâmes la Ville-de-Renne, baleinier français. Notre capitaine voulant se procurer du charbon, et ne pouvant parler français, m'emmena avec lui à bord de la Ville-de-Renne.

Le 12, nons prîmes une baleine qui nous donna cent trente-cinq quarts d'huile.

Le 13, le capitaine voulant juger de mes dispositions à obéir à ses ordres, me commanda de jeter le sceau à puiser de l'eau à la mer. Je pris immédiatement le sceau, et sans hésiter, je le jetai á l'eau. Le capitaine se mit à rire.

Le 1er janvier 1836, nous nous souhaitâmes tous la bonne année, comme si nous avions été à terre.

Le 6, nous prîmes une grosse baleine, mais nous la perdîmes, car elle coula à fond.

Le 1er février, le capitaine et le second s'embarquèrent dans une chaloupe pour aller à la poursuite d'une grosse baleine qu'ils voyaient souffler dans le lointain. Au bout d'un quart-d'heure ils l'atteignireat et s'y prirent, mais la chaloupe fut entraînée à une grande distance du navire, et un brouillard épais

obscurcissant le temps, nous la perdîmes de vue. Un monsieur Johnson qui était deuxième contre-maître à bord, se lamentait. Il disait : qu'allons-nous devenir ? Nous allons perdre le capitaine et le second, et moi je ne puis pas conduire le bâtiment à aucun port, nous allons tous périr." Nous tirâmes un coup de canon et un coup de fusil, nous frappâmes dans le fond d'une chaudière pendant un instant, et nous lâchâmes tous un grand cri ; ensuite nous écoutâmes, mais nous ne reçumes aucune réponse. Pour surcroit de malheur, la nuit commençait à tomber. Nous ne savions pas dans quelle direction gouverner le navire ; nous n'osions pas choisir une direction de peur qu'elle vint à nous faire éloigner plus que jamais de la chaloupe. Enfin nous lâchâmes un second cri qui fut répondu. Un instant après la brise dissipa le brouillard, et nous aperçumes à une petite distance de nous la chaloupe et la baleine qui suivaient triomphalement et majestueusement le montant et le descendant d'une vague énorme. Nous perdîmes la baleine, elle coula à fond comme nous nous préparions à l'amarrer au bâtiment. Il avait fait beau temps toute la journée ; entre neuf et dix heures, le temps se couvrit tout-à-coup, le vent s'éleva, les flots s'amoncelèrent, et une violente tempête se déclara. Alors notre navire agité avec violence, fut emporté loin du lieu de pêche. Des vagues blanches, couvertes d'écumes et mugissantes, semblaient à chaque instant l'engloutir. Notre vaisseau prenait de l'eau tantôt par un bord et tantôt par l'autre. On eût dit que la mer était en feu, tant était grande la quantité de boules qui reesemblant à cet élément, roulaient avec vélocité à travers les flots. La trace de notre navire qui fendait les ondes, était lumineuse, et présentant une ri-

vière enflammée. Ces phénomènes doivent être attribués tantôt à l'électricité, tantôt à ces insectes phosphoriques que la mer renferme dans son sein.

Le 6, le temps ne s'était pas encore modéré. Le capitaine nous fit venir près de lui, et nous dit que si le vent soufflait aussi fort le lendemain, nous gouvernerions pour la ville du Cap, qui est la ville capitale de la colonie du Cap de Bonne Espérance. J'avoue que cette nouvelle me fit beaucoup de plaisir. Huit mois s'étaient écoulés depuis mon départ de Boston et je n'avais pas encore mis le pied sur aucune terre. La mauvaise chair que j'avais faite depuis que j'étais à bord, et l'ouvrage forçant que j'avais été obligé de faire avait co-opéré à me rendre malheureux et à me faire trouver le temps long. Il me semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis que je m'étais embarqué.

Le lendemain matin, le 7, le temps était le même. J'étais au gouvernail. Le capitaine s'approcha de moi, et il me dit de gouverner Est par Sud, qui était la direction de la ville du Cap.

Le jour suivant, le 8, à dix heures, j'étais encore de corps au gouvernail, et vers onze heures j'apperçus la montagne de la Table, située près de la ville du Cap. Cette montagne, très élevée, avait l'air d'une grosse nuée. A quatre heures nous entrâmes dans la Baie de la Table. Le temps qui, un instant auparavant, était très froid, était maintenant excessivement chaud, tellement que je fus obligé de jeter mon habit d'hiver à bas. Nous respirions un air extrêmement chaud qui venait du côté de la terre que nous apercevions tout à fait, et qui était couverte de la plus belle verdure. Il me semblait renaître à la vie en la regardant. Ne pouvant, par rapport au vent qui nous était contraire, parvenir assez en avant

dans la baie pour jeter l'ancre dans un endroit convenable, nous fîmes face à la mer.

Le lendemain, le 9, nous avions perdu de vue la Montagne-de-la-Table, mais vers dix heures nous l'aperçumes, sa présence me remplit de joie. Le soir, au soleil-couchant, nous rentrâmes dans la baie, et nous y jetâmes l'ancre. Le cœur me volait de joie. Le temps était alors très calme. Argentées, dorées et nuancées des plus belles couleurs, les eaux de la baie, unies comme une glace, semblaient être un miroir où venaient se peindre la couleur de la mer et celle du ciel, quand la nuit fut venue elles parurent parsemées de brillantes étoiles.

Elle fut bonne et belle cette dernière nuit que je passe à bord ; il me semblait être à la fin de mes misères. Les huit mois que je venais de passer, avaient été les huit mois les plus malheureux de ma vie. Je ne voudrais pas à présent entreprendre un voyage à la pêche à la baleine pour tous les biens du monde.

Le jour suivant qui était le 10, entre une et deux heures, j'eus la permission avec cinq ou six autres personnes d'aller à terre. Je laissai le navire Clay avec la ferme résolution de ne plus y remettre les pieds. Au bout de quelques minutes je foulais encore une fois le sol et je bondissais de joie.

CHAPITRE IV.

Je me trouvais alors, pour le moins, á trois mille cinq cents lieues de Montréal. La ville du Cap est ce que l'on peut appeler une belle ville. Les rues sont longues, droites et spacieuses. Les maisons, sans être bien élevées, sont élégantes. Les principales rues sont les rues Hieregrath, Loop et Kirk. Le gouverneur a un très beau jardin dans la ville : un chemin clôturé, gravelé et planté de beaux arbres, le traverse dans toute sa longueur, qui peut être de trois quarts de mille ; ce chemin est public, et il y a des bancs de chaque côté pour s'asseoir. Les soldats ont, dans cette ville, un très beau Champ-de-Mars pour s'exercer. Quatre montagnes, qui ont pour noms la Montagne-de-la-Constitution, la Montagne-de-la-Table, la Tête-du-Lion et la Croupe-du-Lion, environnent la ville. La première de ces montagnes, quand on a le dos tourné du côté de la baie, est celle de la Constitution, montagne très élevée sur laquelle il y a des signaux pour les navires ; la deuxième, la Montagne-de-la-Table, dont

le sommet est uni, élevée à trois mille pieds au-dessus de la mer, est coupée tout à pic ; (le sommet de cette montagne, quand le vent sud-est souffle, se couvre de nuages épais qu'on nomme la nappe de la Table,) la troisième, la Tête-du-Lion, (cette montagne ressemble à la tête de cet animal, et fait face à la Montagne-de-la-Table) ; enfin la quatrième, la Croupe-du-Lion, qui en est située à une petite distance. Ces deux montagnes, quand nous en sommes à environ un mille font l'effet d'un lion couché sur le ventre.

La chaleur en été est excessive, et en hiver il ne fait jamais assez froid pour s'approcher du feu pour se chauffer. Il pleut en hiver pendant des semaines entières, par orages. En été il ne pleut presque pas, mais le vent du sud-est souffle avec une force prodigieuse. Quand la Montagne-de-la-Table se couvre de sa nappe, on peut s'attendre à une grosse tempête, et alors les bâtiments dans la baie sont en grand danger. Un été, onze navires qui étaient à l'ancre dans la baie, allèrent à la côte pendant une tempête qui eut lieu durant la nuit.

La population de la ville du Cap, composée de Hollandais, Malais, Hottentots, Chinois, Misambiques, Anglais, Ecossais, Irlandais et Français, s'élevait, en 1836, à peu près à vingt-cinq mille âmes. La population s'est sans doute bien accrue depuis. Les Hollandais sont doux, polis et très hospitaliers ; les Malais sont sobres, industrieux, mais très vindicatifs : les Hottentots sont mal-propres et très débauchés. Les Malais vivent de pêche. On prend beaucoup de poissons dans la baie, on en prend un qu'on nomme en hollandais *snook*, qui est très excellent.

Je me promenai une partie de l'après-midi dans

la ville, j'y passai la nuit, et le lendemain de grand matin je me mis en route. Je ne voulais pas rester plus longtemps pour le présent dans cette ville. Je craignais d'être vu par quelqu'un appartenant au navire Clay et d'y être conduit. Je n'avais aucune envie d'y retourner. Je pris le premier chemin qui s'offrit à mes regards, et ce chemin me mena dans une belle prairie sur le bord de la baie de la Table, qu'on nomme Pointe-Verte. C'est dans cette prairie que se font les courses de chevaux. Je marchais à pas lents, et je pensais à ma nouvelle situation. Me retrouvant à terre après avoir été battu par les flots de la mer pendant huit mois entiers, avoir essuyé les plus grandes misères et avoir été exposé aux plus grands dangers, et me retrouvant dans un pays, où tout attirait ma curiosité, où tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais était nouveau pour ma vue et mon entendement, jusqu'au bruit que les vagues produisaient en se brisant sur le rivage, qui formait un son étrange dans mes oreilles, me retrouvant à terre, dis-je, je me sentais heureux, mais mon bonheur n'était pas sans être troublé, quand je pensais à la grande distance qui me séparait de mon pays, de mes parents et de mes amis.

Vers dix heures la chaleur était devenue excessive. A tout moment je mettais ma main sur mon visage et je la retirais remplie d'eau. Cependant la faim commençait à me choisir pour une de ses victimes, je commençais à être faible. J'entrai dans une maison et je demandai un coup d'eau. Le maître de la maison m'offrit du lait et de quoi manger que j'acceptai avec reconnaissance. Après mon repas je remerciai mon bienfaiteur, et je continuai mon chemin. A peine étais-je parti que j'aperçus dans un champ un mouton qui avait une queue d'un

pied de large. Sachant que j'étais dans un des pays natals de bêtes féroces, je m'imaginai qu'il avait été mordu par une d'elles, et je plaignais son sort. Un instant après j'aperçus dans un autre champ un autre mouton qui avait une queue semblable ; " pauvre malheureux, m'écriais-je, tu n'as pas été plus heureux que ton frère !" Mais apercevant bientôt après dans le champ voisin, une cinquantaine de moutons qui avaient tous des queues pareilles, je finis par croire que c'était naturel chez eux, et en effet, je ne me trompais pas. C'est une espèce de moutons qu'*il* y a comme ça ; la queue de quelques-uns d'eux pèse de quinze à vingt livres. A midi, j'arrivai à un très beau jardin. Un monsieur en robe de chambre se tenait près de la porte, et plus près de la porte encore un homme était après saigner un cheval. Je m'approchai du monsieur en robe de chambre et je lui demandai quel était le nom de la première ville.—D'où venez-vous ? me demanda-t-il.—Je viens, lui répondis-je, de la ville du Cap.—Eh bien, répondit-il, vous y retournez par ce même chemin qui vous fera passer entre la Tête-du-Lion et la Montagne-de-la-Table ; vous y retournez des plus belles, mais, dit-il, n'êtes-vous pas un déserteur ? N'avez-vous pas laissé un bâtiment ? —Non, monsieur, lui répondis-je.—Si vous êtes déserteur, dit il, ne craignez pas de me le dire, je ne vous ferai pas prendre. La personne que vous voyez là est française ; il y a deux ans elle laissa un baleinier, et tout comme vous elle avait pris ce chemin ; arrivée ici, elle me demanda sa route, je l'engageai et elle est à mon service depuis.

Comme je ne voulais pas lui faire connaître que je lui avais dit un mensonge, je ne revins pas sur ce que je lui avais dit. Il me demanda quelle était

ma profession. Je lui dis que j'étais imprimeur, mais que je gagnais ma vie aussi en donnant des leçons de français et d'écriture. Et bien, me dit-il, j'ai une demoiselle qui a un commencement dans le français ; elle écrit, maie elle n'écrit pas bien, si vous voulez lui donner des leçons de français et d'écriture, je vous donnerai soixante *thallers* par mois, et à part des leçons vous ferez quelques petits ouvrages. J'avais compris dollars, et je pensais que ce serait un beau salaire, mais c'était des *thallers* ; un *thaller* n'est que trente-six sous. J'acceptai son offre ; je fus introduit à sa demoiselle, et dès le premier jour, je lui donnai sa première leçon ; elle me conduisit dans la chambre de compagnie, et elle commença. Elle me faisait beaucoup de compliments sur ma manière d'enseigner, et disait qu'elle était presque certaine de réussir. Quand la première leçon fut finie, elle me mena dans la cuisine où une petite négresse, qui était esclave, lavait le plancher et elle me dit de lui aider. Rempli de surprise, je lui dit que je n'étais pas habitué à ces sortes d'ouvrages, et que je craignais de ne pas réussir. "Ce n'est pas difficile, dit-elle, la petite négresse va vous montrer comment faire." La petite fille me donna une brosse qui avait un manche, et me montra comment m'y prendre. Je n'aimais pas beaucoup ma nouvelle occupation. Le lendemain à dix heures, Mlle. Vanreenan, c'était son nom, me fit passer dans la chambre de compagnie pour lui donner sa deuxième leçon. Elle fut encore remplie d'éloges pour ma méthode. Quand la leçon fut finie, je sortis, et la mère de mon élève me présenta un pinceau en me disant :—Louis, allez peinturer ce carosse, me montrant du doigt une grande voiture.—Mais, madame, lui dis-je, vous n'avez pas compris, je n'ai pas dit que j'étais

peintre, j'ai dit que j'étais imprimeur.—Vous ferez l'affaire tout de même, répondit-elle. " Je pris le pinceau en disant : me voici peintre à présent !" A ma grande surprise, je réussis assez bien. Le surlendemain, qui était un lundi, Mlle. Vanreenan prit sa troisième leçon, et elle en fut des plus satisfaites. Comme elle me conduisait vers la porte, je me disais, voyons donc quelle sorte d'ouvrage elle a en réserve pour moi aujourd'hui. Arrivée dehors, elle me montra une pioche qui était placée le long de la maison, en me disant : prenez cette pioche et suivez-moi." Je pris la pioche et suivis mon élève d'un air triste. Je crois que si je n'eus été certain que mon bâtiment fut parti, j'aurais laissé ma Dulcinée là avec sa pioche. Nons arrivâmes à un rigolet, et elle me dit de le nettoyer d'un bout à l'autre. Ce rigolet pouvait avoir un qnart de mille de long. Je me mis à l'ouvrage. Vers quatre heures j'avais fini ma tâche. Je retournai à la maison bien content de moi, et je dis à Mlle. Vanrenan que mon ouvrage était terminé. " Fort bien, me dit-elle, je vais aller l'inspecter." Quand nous fûmes rendus au rigolet elle me dit : " Vous appelez cela de l'ouvrage fait ? il est à moitié fait ; recommencez de plus belle, nettoyez ce rigolet d'un bout à l'autre." Je me remis à l'onvrage, et il était très tard quand j'eus fini.

Le lendemain Mlle Vanreenan prit sa quatrième leçon, mais elle ne me donna aucun *job* ce jour-là. Le jour suivant, à deux heures, elle prit sa cinquième leçon, et en la prenant elle était enchantée de ses progrès. Elle me disait : " Monsieur Peltier, j'écris maintenant avec beaucoup plus d'aisance, mon écriture a subi un grand changement, je forme bien mieux les lettres que je ne faisais. Quand

j'aurai fini avec l'écriture vous me donnerez des leçons de français, n'est-ce pas ?—Oui, mademoiselle," lui répondis-je. Elle était contente, et moi aussi. La leçon finie, nous nous levâmes de table, et nous sortîmes. Je crois que je ne m'attendais pas qu'elle m'aurait donné ce jour-là un ouvrage désagréable à faire. Aussitôt que nous fûmes sortis, elle me dit de la suivre. " Quelle besogne a-t-elle pour moi aujourd'hui ?" me demandais-je. Elle me conduisit dans une petite chambre avoisinant la cuisine. Il y avait dans cette petite chambre, un cheval en bois qui n'avait que trois pattes, un sceau rempli de chaux et un blanchissoir.—Je veux, me dit-elle, que vous montiez sur ce cheval et que vous blanchissiez ce plafond.—Vous n'avez pas fait attention, mademoiselle, lui dis-je, que ce cheval n'a que trois pattes, et si je montais dessus et que je vins à tomber, je pourrais me casser le cou.—Il n'y a pas de danger," répondit-elle. Elle appela la petite négresse à qui j'avais aidé à laver le plancher, et elle lui dit de monter sur le cheval pour me faire voir qu'il n'y avait aucun danger de tomber. La petite négresse embarqua dessus et elle s'y tenait bien ferme, j'embarquai après elle, mais les jambes me tremblaient, et je tombai à bas en disant qu'il m'était impossible de blanchir en me tenant sur ce cheval-là. Je ne sais pas au juste ce qu'elle me répondit. Elle sortit avec la petite négresse, et je crus qu'elle avait fermé la porte à la clef après elle. L'idée me vint alors à l'esprit qu'on voulait me rendre esclave. Je me déchaussai tout doucement, j'ouvris la croisée, et je sortis de la maison par cette voie, je fus chercher mon petit gilet blanc que j'avais lavé et que j'avais mis sécher sur l'herbe près d'une fontaine, et je fis face à la

ville du Cap. Si j'avais fait ma sortie d'une prison, je crois que je n'aurais pas éprouvé une plus grande joie que celle que je ressentis en laissant la maison de M. Vanreenan. J'éprouvais beaucoup de plaisir aussi en retournant en ville, cependant je craignais que mon navire ne fut pas parti, et cette crainte me causait du trouble. Je marchais lentement. Comme j'arrivais à la ville, un matelot m'apprit que mon vaisseau était parti. Cette nouvelle me causa une grande joie. Le lendemain je fus offrir mes services comme compositeur au bureau du *South African*. Le propriétaire, M. Pike, me dit qu'il craignait que je fusse un déserteur, (j'avais encore mes habits de marin sur moi.) " Allez, me dit-il, voir le consul américain, et s'il vous donne un écrit comme quoi tout est bien, si j'ai de l'ouvrage je vous en donnerai." Je fus voir le consul qui me demanda d'où j'étais, et sur ma réponse que j'étais du Canada, il me dit que comme le Canada était une colonie anglaise, et que le Cap de Bonne-Espérance l'était aussi, je n'avais pas besoin de passe. " Dites ceci, me dit-il, à M. Pike, et dites lui que s'il exige absolument que je vous donne un mot d'écrit je vous en donnerai un." Je racontai à M. Pike ce que le consul m'avait dit, et il en fut satisfait, mais il n'avait pas d'ouvrage à me donner ; cependant il me permit de mettre une annonce dans son journal, pour donner des leçons. Les élèves venaient de tous les côtés, et au bout d'un mois j'étais habillé en vrai monsieur, et je fréquentais les meilleures sociétés.

C'était une ère nouvelle pour moi. Je renaissais pour ainsi dire, physiquement et moralement aux jouissances de la vie. D'esclave j'étais devenu homme libre, Après avoir servi les esclaves de M.

Vanreenan, j'étais redevenu mon maître. Pourtant mon bonheur était loin d'être parfait. L'ennui me dévorait. J'occupais une grande partie de mes heures de loisir à lire, à écrire et à me promener. Ma promenade favorite était la jardin du gouverneur. J'y allais, je m'asseyais sur un banc, et en regardant les beaux arbres de ce jardin, je rêvais au Canada ; je pensais à mère, à mes frères et à mes amis. En pensant à la grande distance qui me séparait d'eux, je sentais la plus vive douleur ; cette douleur était causée en grande partie par la crainte que j'éprouvais de ne pouvoir jamais les revoir. Cependant dans ces moments-là, l'espérance venait souvent à mon secours.

Dans une de mes promenades au bord de l'eau, je fus des plus surpris un matin de voir que la grève était couverte de poissons ; la partie de la grève ainsi couverte pouvait avoir six pieds de large et un demi mille de long ; il y en avait des gros et des petits, les uns étaient morts, les autres étaient mourants. Il y avait eu une irruption dans la baie pendant la nuit, et cette irruption avait causé la mort de ces poissons. Ils avaient été empoisonnés. Les autorités firent faire de grands trous dans la terre pour les y déposer. Je n'avais jamais vu tant de poissons de ma vie.

Me trouvant un après-midi dans la cour d'un malais, j'aperçus un pellican à qui on donnait du poisson à manger. Cet oiseau vit de poissons. Il est de la grosseur d'une moyenne oie ; il a un bec d'un pied de long sous lequel il y a un sac naturel, dans lequel il dépose des poissons. J'étais surpris de voir avec quelle voracité l'oiseau dévorait les poissons, et les arrachait presque des mains de celui qui le nourrissait. Le même jour je vis un cocatou

petit oiseau de la grosseur d'un pigeon ; il a de très belles plumes et un beau toupet. Celui que je vis était apprivoisé, il se tenait très droit, et marchait et courait de temps en temps avec une rapidité étonnante.

Après avoir donné des leçons de temps en temps pendant six mois, je travaillai comme compositeur dans une imprimerie pendant deux mois, ensuite je laissai la ville ; je me mis en route pour le village de Lapaarl. Après une heure de marche, j'arrivai au village des Trois-Tasses ; ce village est très petit. Il me fallut, arrivé là, prendre un autre chemin pour me rendre à ma destination. Le chemin que je pris me fit faire face à une chaîne de montagnes très élevée, qui était à huit lieues de moi, et à une plaine de sable mouvant. Je couchai en route. Le lendemain vers dix heures j'arrivai au village de Lapaarl. Ce village contient beaucoup de jardins remplis de vignes. Je fus voir un français du nom de Simonide, qui me reçut très bien. Sa famille était composée de lui, de sa dame et de trois grandes demoiselles. Ce monsieur me permit de rester pendant quelques jours chez lui. J'obtins un élève et je vivais tranquillement dans ce village. Un jour M. Simonide me raconta uee partie de ses aventures. Comme ce qu'il me dit n'est pas bien long à raconter je me permets de donner son récit.

" Je m'embarquai, dit-il, le 10 novembre 1818, à Brest, à bord de l'Atlas, pour aller à Calcutta. Notre voyage jusqu'à l'équateur, fut des plus heureux, mais après avoir passé la ligne du soleil nous essuyâmes de violentes tempêtes, la plus violente fut la dernière, qui eut lieu le 25 décembre, pendant la nuit. C'était effrayant ! des vagues aussi grosses que la bute Mont-Marthe de Paris venaient se briser sur

notre navire. Nous fûmes contraints de couper les mâts. Une voie d'eau se déclara, et nous fûmes constamment obligés de pomper. Quand le jour vint le capitaine nous dit qu'il fallait de toute nécessité pourvoir à des moyens de salut. Il n'y avait pas assez de chaloupes à bord pour contenir l'équipage et tous les passagers. Nous nous mîmes à faire des radeaux. Nous n'avions pas de temps à perdre, le navire calait de plus en plus. A quatre heures nous en avions fait assez pour contenir tout le monde. Nous les descendîmes à la mer, nous y mîmes des provisions et de l'eau, et à quatre heures et demie nous embarquâmes. Il était temps, à peine étions-nous embarqués que le navire coula à fond. Je fus obligé de m'attacher au radeau, car les vagues qui passaient par dessus m'auraient jeté à l'eau. J'avais cinq compagnons. Nous manquâmes d'engloutir plus de cent fois. Nous avions un compas, mais il nous était inutile, vû qu'il aurait été difficile de gouverner dans un temps semblable. Nous laissons aller le radeau à la merci des vagues. Nous passâmes la nuit sur l'eau. Quelle nuit! nous étions épuisés de fatigue, nous avions faim, mais nous ne pouvions manger vû que mes provisions étaient imbibées d'eau salée, et nous étions transis de froid. Heureusement que l'eau de mer ne s'était pas mêlée à notre eau douce, et nous pouvions étancher notre soif ardente. Vers dix heures, nous fûmes jetés sur l'île de Guelph, plutôt morts que vifs. Nous passâmes trois jours sur cette île, vivant de poissons et couchant dans une caverne. Vers 7 heures du matin, le quatrième jour, nous aperçumes un navire. Je mis mon mouchoir au bout d'une perche, que je tins aussi élevée que possible. Au bout de dix minutes j'aperçus une chaloupe se détacher du bâtiment et venir dans notre

direction. Elle nous prit et nous mena à bord du navire, où nous fûmes bien reçus. C'était un vaisseau américain qui faisait voile pour la ville du Cap. Nous y arrivâmes au bout de trois semaines. J'y débarquai avec l'intention de m'établir dans la colonie. Je restai une journée dans la ville, ensuite je me rendis à ce village. J'offris mes services comme cultivateur au monsieur qui était propriétaire de cette maison ; ils furent acceptés. Je m'amourachai d'une de ses demoiselles et après avoir travaillé pendant une année, je devins son époux. C'est cette personne, monsieur, que j'épousai, (il me montra sa dame.) Après trois ans de mariage, je perdis mon beau-père qui me laissa tous ses biens avant de mourir. Ne désirant pas retourner en France, je coule ici des jours bien heureux auprès de ma famille."

Ce récit m'intéressa beaucoup. Suivant moi, M. Simonide l'avait couru belle, et il avait certainement essuyé beaucoup de misères. J'avais rencontré aussi beaucoup de difficultés à bord du navire *Clay*, mais au moins je n'avais jamais fait naufrage, pourtant nous étions venus bien près de le faire un jour sur l'île de Tristan. Nous étions poussés par une forte brise vers cette isle, il nous était impossible de faire tourner la tête du navire dans une autre direction, nous l'approchions de plus en plus, enfin nous arrivions à un amas de roches qui étaient près de l'isle, et sur lesquelles les vagues se brisaient en mugissant, lorsque tout à coup, le vaisseau, comme s'il eut été doué d'intelligence et qu'il eut connu le danger auquel il était exposé tourna et présenta sa poupe à l'île.

Au bout de trois semaines je laissai Lapaarl pour me rendre à Stellenbosh. Je me mis en route vers

5 heures du matin. Entre 5 et 6 heures après-midi, j'arrivai au village de Franshook, situé entre deux montagnes qui forment une espèce de coin. Le mot Franshook veut dire coin français. Cette place fut ainsi appelée vû que ses premiers habitants étaient français.

Quatre frères du nom de Duvillier, furent les premières personnes qui habitèrent cet endroit, et ils furent les premiers qui cultivèrent la vigne dans la colonie du Cap de Bonne Espérance. Je fus voir un instituteur, qui était dans le temps, à la maison d'école ; il m'emmena à sa maison de pension ; j'y couchai, et le lendemain, qui était un dimanche, entre huit et neuf heures, je me remis en route. Il faisait très chaud et l'air était vitré, et pas un seul nuage était visible. Quand j'eus fait un petit bout de chemin, une plaine de sable à perte de vue, sur laquelle il me fallait voyager pour me rendre à Stellenbosh, se déroula devant mes yeux surpris. J'y arrivai bientôt, et alors ma marche fut très pénible. J'enfonçais dans le sable qui était brulant jusque par dessus la cheville du pied. Le tableau que me présentait alors la nature était pour moi, nouveau et grandiose dans son genre.

L'astre du jour, par ses rayons resplandissants, faisait briller les grains de sable comme des diamants ; le silence était des plus profonds ; pas le moindre bruit se faisait entendre, pas même le doux murmure du zéphir, et aucun être vivant était visible, pas même le plus petit insecte. Aucun arbre, aucune maison ne réjouissait ma vue. Je ne voyais que la voûte des cieux dont la couleur était d'un bleu foncé, l'astre radieux et le sable dans lequel je marchais. Il me semblait être seul dans cette région sablonneuse ; si je n'étais pas seul, tou-

jours en est-il que j'étais le seul être vivant qui put être vu dans le temps dans un rayon de deux lieues, si toutefois il y avait eu quelqu'un pour me voir. Une heure avant le coucher du soleil j'arrivai à une montage. Ici la nature était riante, les oiseaux chantaient, la terre était couverte de verdure de beaux arbres entouraient de charmantes maisons de campagne, et j'en apercevais çà et là dans une prairie remplie de moutons gras qui broutaient l'herbe paisiblement et allaient s'abreuver à un ruisseau qui traversait cette prairie en murmurant et s'en allait majestueusement dans sa course serpentante, confondre ses eaux à celles de la Baie-de-la-Table.

Au coucher du soleil je franchis le sommet de la montagne dont j'ai parlé, et là je m'arrêtai pendant quelques instants pour contempler de nouveau les beautés de la nature. Jamais plus beau spectacle ne s'était présenté à mes regards. En face de moi, dans le lointain, un grand nombre de montagnes, les unes plus élevées que les autres, se présentèrent devant mes yeux émerveillés. J'aperçus, entre autre, le Montagne-de-la-Table, qui s'élevait avec majesté au-dessus de toutes les autres. Une partie de la tête du lion se montrait, et elle me semblait regarder d'un air suppliant le haut de la table comme si elle eut voulu obtenir quelque chose à manger.

Entre ces montagnes et celle sur laquelle j'étais, une plaine couverte de belle herbe, et sur laquelle de nombreux troupeaux de brebis paissaient tranquillement, enchanta ma vue. A ma gauche et pas bien loin d'où j'étais, Stellenbosh m'apparut sous les plus belles couleurs. Le clocher de son église s'élevait au-dessus de beaux ormes qui ornent le village, et reluisait comme de l'argent. A ma gauche,

immédiatement sous moi, la vue d'un précipice de pas moins de mille pieds de profondeur me fit frémir.

Le bruit d'une cataracte qui était au fond parvenait jusqu'à mes oreilles. Un gros oiseau qui avait son nid suspendu au-dessus de la chute, planait majestueusement au-dessus de l'abîme.

Je m'arrêtai afin de contempler le paysage qui m'avait enchanté, et je continuai mon chemin. Entre huit et neuf heures, j'arrivai au village de Stellenbosh, qui est certainement un très beau village. Les maisons sont bâties en pierres rondes et ont beaucoup l'apparance des maisons de pierre de nos campagnes. L'église fut bâtie en 1777. Je cherchai un hôtel pour passer la nuit. Je fus voir un italien du nom d'Orlandini, qui était marchand, je le vis à la porte de son magasin. Ce monsieur m'indiqua un hôtel, j'y fus, mais tous les lits étaient pris. Je fus dans un autre hôtel, mais tous les lits étaient pris là aussi. Je fus dans une maison privée, le maître et la maîtresse étaient allés à l'église, je fus ensuite dans un champ et je me couchai sous un arbre, mais réfléchissant que le temps était peut-être malsain, la nuit, je me relevai bientôt, et je retournai à la maison privée où j'étais allé : le maître et la maîtresse n'étaient pas revenus de l'église, ils revinrent bientôt et je demandai à coucher. Le maître ne savait ni anglais ni français, sa dame qui parlait très bien l'anglais, me parla elle-même ; elle me dit qu'ils n'avaient pas pour habitude de donner à coucher aux étrangers, mais que considérant mon cas comme exceptionnel, elle me donnerait à coucher pour une nuit. Le nom de son mari était Marais, il était descendant de français. Son nom de fille, à elle, était Duvillier, elle descendait aussi de français. M. Marais était

son deuxième mari, elle avait épousé en première noce un écossais du nom de Wilson, qui l'avait emmené en Ecosse, où pendant un séjour de deux ans, elle avait appris la langue anglaise : c'étaient d'excellentes gens. Je laissai la maison de grand matin après avoir prié la servante de remercier M. et Mme. Marais pour moi. Je fus voir M. Orlandini, l'italien que j'avais vu la veille. Je déjeunai avec lui et après le déjeuner, comme je jasais avec lui à la porte, un des fils de M. Marais vint à moi et me dit que son père l'envoyait me chercher pour déjeuner. Je lui dis que j'avais déjeuné mais que j'irais chez lui tout de même. J'y fus immédiatement. Madame Marais me dit que je pouvais rester pendant huit jours chez elle si je voulais. J'y consentis. Je me mis aussitôt à chercher des élèves pour la calligraphie et le français, et j'en trouvai. Je commençai à donner des leçons, et mes élèves, qui étaient au nombre de quatre, faisaient beaucoup de progrès. J'employais mes heures de loisir à lire, à écrire, à donner des leçons aux deux fils de M. Marais, et à me promener. Parfois je prenais un des chevaux de M. Marais, et j'allais tenir compagnie à ce dernier dans un champ où il faisait faire de la brique. D'autres fois je me promenais dans le jardin qui était grand et était rempli de raisins et de toutes sortes de fruits. Voilà comme je passais mon temps, et j'étais aussi heureux que pouvait me le permettre l'ennui. Les huit jours se passèrent, et madame Marais ne me dit pas de chercher une autre maison ; comme je pensais qu'elle n'avait pas oublié ce qu'elle m'avait dit, je ne lui en parlai pas. Elle me dit un jour que tant que je me comporterais en gentilhomme comme j'avais fait depuis que j'étais chez elle, je pourrais y rester tant que je voudrais, qu'elle me garderait tant

que ses moyens le lui permettraient. Je redoublai mes efforts pour enseigner aux enfants qui apprenaient à merveille. Je donnai aussi des leçons de de français à M. Marais, qui, en échange, me donna des leçons de hollandais. Oh ! comme je me trouvais bien avec ces bonnes gens, j'étais chez eux comme l'enfant de la maison. On me faisait beaucoup de cadeaux. Je n'avais besoin de rien.

Le 1er de janvier 1837 arriva ; deux mois s'étaient alors écoulés depuis mon arrivée à Stollenbosh. Il faisait tellement chaud ce jour-là, que je fus obligé d'aller me baigner pour me rafraîchir. Je fis, en me baignant, cette réflexion que si j'étais dans le Canada, ce jour-là, et que je voulusse me baigner, il me faudrait faire un trou dans la glace. Le soir j'assistai à une assemblée religieuse de malais qui sont mahométans. Je me tins dans la salle d'entrée, qui était voisine de la salle des cérémonies. Chaque malais en entrant dans la maison, avant d'aller dans la salle des cérémonies, se lavait les pieds dans une cuvette qui était près de la porte, ensuite il entrait, saluait un autel qui était érigé dans cette salle, et puis s'asseyait sur une natte qui était était étendue sur le plancher. Il y avait peut-être un quart d'heure que j'étais là quand j'aperçus trois hommes entrer dans la maison et gagner dans la salle des cérémonies. Ils se tenaient par-dessous le bras, celui qui était dans le milieu était bien grand, les deux autres étaient de moyens hommes ; ils furent reçus avec respect dans la salle des cérémonies. J'appris que le grand homme était le fils du grand-juge. C'est une farce qu'il avait voulu jouer, il s'était si bien déguisé que je l'aurais pris pour un malais. Un instant après cet incident, le grand-prêtre ouvrit l'alcoran et chanta, les autres firent chorus. Il me semblait

que c'était toujours le même verset qu'ils chantaient. Ils chantaient dans une langue que je ne connaissais pas. Enfin je partis avant que les cérémonies fussent finies. J'appris plus tard, que les mahométans dans leurs assemblées religieuses,après avoir chanté, mangent, et ensuite se battent avec des couteaux, (mais sans se faire de mal,) pour prouver à leur grand prophête, qu'ils sont prêts à verser leur sang pour sa cause sacrée.

Quelques jours après l'assemblée dont j'ai parlé, je me décidai à retourner à la ville du Cap pour tâcher d'obtenir un passage pour retourner en Amérique. Mon ennui était devenu presqu'insupportable. Je parlai de mon intention à madame Marais, qui ne la désapprouva pas, mais elle me dit que si je ne réussissais pas à obtenir un passage, de m'en revenir et que je trouverais dans sa maison un chez moi comme de coutume. C'était un jeudi, je crois, que j'avais cette conversation avec Mme Marais. Elle me demanda quel jour je me proposais de partir, je lui répondis que mon intention était de partir le lendemain. "Vous ferez bien, je crois,d'attendre jusqu'à après demain, me dit-elle, j'aurais alors le temps de vous arranger des chemises, et vous auriez la compagnie de mon fils ainé qui retourne ce jour-là à la ville pour continuer ses études." Je lui dis que j'attendrais. Le lendemain, je fis remarquer à Mme Marais que je n'avais pas assez d'argent pour la payer ; je lui demandai combien je lui devais. Elle me dit de demunder cela à son mari ; celui-ci me renvoya à sa femme qui me dit de donner ce que je voudrais, qu'elle me garderait tant que ses moyens le lui permettraient. " Vous êtes bienvenu, monsieur Peltier, pour ce que vous avez eu, et s'il n'y a pas de navire dans la baie prêt à faire voile pour

l'Amérique quand vous arriverez à la ville, revenez-vous-en à Stellenbosh, et vous serez aussi bien dans ma maison que vous l'avez été jusqu'à présent." Je la remerciai du profond de mon cœur pour son offre généreux. Enfin, le moment du départ arriva. La séparation fut douloureuse. Je laissais deux personnes qui m'avaient servi de père et de mère dans un pays bien éloigné du mien. Je donnai la main à M. et Mme Marais, et je m'aperçus que Mme Marais, en me tenant la main et en prononçant le mot adieu, pleurait. Me sentant le cœur gros, et ne voulant pas verser des larmes devant elle, je lui dis adieu en tournant la tête et en retirant ma main promptement de la sienne. Douze chevaux étaient attelés à la voiture qui devait me conduire. J'embarquai à huit heures du matin. Je jouissais d'une parfaite santé ; j'étais bien habillé, et j'avais un peu d'argent dans ma poche. Enfin le postillon fit claquer son fouet, et je laissai Stellenbosh avec la rapidité de l'éclair, emportant avec moi le doux souvenir des bontés que M. et Mme Marais avaient eu pour moi. Au bout de quelques minutes nous avions perdu Stellenbosh de vue, et à quatre heures de l'après midi j'étais de retour à la ville du Cap, après une absence de trois mois.

Il n'y avait aucun vaisseau dans la baie prêt à faire voile pour l'Amérique, et je ne pus trouver d'emploi. Au bout de quelques jours j'étais victime de la misère, et je fus forcé de laisser la ville. Je voulais, cette fois, me rendre à Grahamstown, ville située à six cents lieux de la ville du Cap, sur les frontières de la Cafrérie, cette ville est la deuxième ville en importance de la colonie du Cap de Bonne Espérance. Un jour, au coucher du soleil, je me mis en route. J'arrivai, comme la nuit

tombait, au village des Trois-Tasses. Là, il me fallait prendre le chemin de Stellenbosh, le suivre pour la distance de quatre à cinq milles, ensuite, prendre un chemin qui tournait à droite. Des Trois-Tasses j'apercevais la montagne près de Stellenbosh sur laquelle je m'étais arrêté pour contempler les beautés de la nature. Le chemin de Stellenbosh faisait face à cette montagne. Après m'être arrêté pendant quelques minutes aux Trois-Tasses, je continuai mon voyage. Je fus rejoint après avoir fait un petit bout de chemin, par trois malais qui revenaient de la ville dans une grande voiture qui était traînée par six paires de bœufs. Ils étaient à lége. Je les priai de me faire faire un tour ; on me dit d'embarquer. Je leur dis que j'avais bien soif. On témoigna une grande surprise de ce que je voyageais sans avoir une provision d'eau. Il est vrai que l'eau était rare dans cette partie du pays, mais c'était un fait que j'avais ignoré jusqu'à ce que l'un de ces malais me l'apprit, en me disant qu'il n'y avait pas d'eau à trois lieues à la ronde. Nous voyageâmes jusque vers minuit, ensuite les malais dételèrent, prirent des peaux qu'il y avait dans la voiture, m'en donnèrent une, étendirent les autres parmi les broussailles et se couchèrent dessus. J'étendis la mienne, moi aussi, parmi les broussailles, et je me couchai. Je regardai les étoiles qui étincelaient et la reine de la nuit qui semblait me faire des reproches pour ne pas avoir agi d'après la recommandation de madame Marais, qui m'avait recommandé de retourner à Stellenbosh, s'il n'y avait pas de navire dans la baie prêt à faire voile pour l'Amérique. C'était véritablement les reproches que je me faisais moi-même. Je me reprochais de ne pas y être allé quand j'étais encore bien habillé, d'être

resté dans la ville jusqu'à ce que je fusse plongé dans la misère. Je n'aurais pas voulu pour tous les biens du monde, y aller dans la position où j'étais. Oh ! comme j'aurais aimé à revoir M. et Mme Marais. J'avais le cœur pénétré de douleur, en pensant que je ne pouvais retourner auprès d'eux. Mon pays et ce que j'y avais de cher n'étaient pas, non plus, exclus de ma pensée.

Entre quatre et cinq heures, les malais attelèrent et nous continuâmes à voyager. Au bout d'une heure nous arrivâmes au chemin dont j'ai parlé qui tournait à droite. Je débarquai, je remerciai les malais, et jetant un coup d'œil douloureux dans la direction de Stellenbosh, je pris ce chemin et continuai à voyager à pied. Je marchais avec la plus grande difficulté ; j'enfonçais parfois dans le sable jusqu'aux genoux. Vers dix heures la chaleur était excessive, et je n'avais pas une seule goutte d'eau pour étancher ma soif ardente et il n'y avait pas un arbre à l'abri duquel je pus me mettre pour me garantir des rayons du soleil. Je vogageais sur une plaine de sable qui était, je crois, la continuation de celle dont j'ai donné la description. J'apercevais dans le lointain une colline couverte de sable. Le vent était violent et me faisait face, à tout moment j'étais forcé d'y tourner le dos, pour empêcher que le sable qu'il rafalait ne me crêva les yeux. Pour surcroit de malheur, je perdis mon chemin, il n'était pas clôturé, et le sable en avait couvert les traces. Ma situation était des plus tristes. J'étais sur une plaine de sable à perte de vue, sans avoir rien à manger ni à boire, exposé aux rayons ardents du soleil, marchant dans un sable brulant, exposé à être aveuglé, et sans sentier, courant par là risque de m'éloigner de ma direction. Trois heures après

avoir perdu mon chemin, j'aperçus une petite maison à ma droite. Sa vue me causa un grand plaisir. Je dirigeai mes pas dans sa direction, et après une demie-heure de marche, j'y arrivai, je frappai à la porte et on me dit d'entrer. Une douzaine de malais étaient assis sur une natte qui était étendue sur le plancher, et ils prenaient leur diner. Je leur demandai à boire, on me dit de prendre le gobelet, (on me le montra du doigt,) et d'aller à une petite fontaine devant la maison. J'y fus, et comme je rentrais, on me présenta une assiette remplie de mouton et de pain, en me disant : " nous n'avons pas de siége à vous offrir ; vous voyez que l'on ne s'en sert pas." Quand j'eus fini de manger, je demandai quelle était la direction pour aller au village de Hottentots' Holland, ce village était le premier village sur la route de Grahamstown ; on me l'indiqua, je remerciai et je partis. Au soleil couchant, j'arrivai à une grande maison, j'y entrai et je demandai à coucher, le maître me dit que je pourrais coucher, alors je m'asseyai. L'heure de se coucher étant arrivée, on me montra un lit. Je ne laissai la maison qu'à une heure de l'après-midi le lendemain. J'y avais déjeuné et diné. Vers trois heures j'arrivai à Hottentots' Holland, et à sept heures j'en partis. Aussitôt que la nuit commença à tomber, la peur me prit, je craignais d'être dévoré par les bêtes féroces. Le chemin passait le long de montagnes, qui, je craignais, en étaient la retraite : je me mis à courir, et je courus avec tant de force que le sang me coula du nez. Justement comme la chose m'arriva j'atteignis une fontaine où je me lavai, et ensuite je me remis à courir, bientôt après j'aperçus une lumière devant moi, que je pris pour la lueur d'une chandelle éclairant une maison, mais

je m'étais trompé, ce qui produisait cette lumière était dehors et était mobile ; j'avais beau courir, la lumière était toujours à la même distance de moi, mais elle finit par s'arrêter ; c'était une lampe allumée que portait une servante qui avait été à la recherche d'une vache, et s'en retournait à la maison. Entendant quelqu'un courir, elle avait été effrayée, et s'était mise elle-même à courir. J'arrivai un instant après elle chez son bourgeois, et je demandai à couvert. " Je ne tiens pas hôtel, me dit le maître de la maison, mais je ne vous quitterai pas coucher dehors, je vous donnerai à couvert. D'où êtes-vous, me demanda-t-il ?—Je suis de l'Amérique, lui répondis-je.—Et bien, dit-il, mon cuisinier est américain il est à la cuisine, allez le trouver et dites-lui qu'il vous donne à souper, vous pourrez jaser avec lui. Je ne me fis pas prier. L'américain me reçut très bien. Il me dit qu'il était des Etats-Unis, et qu'il avait laissé, dans la Baie-de-la-Table, il y avait deux ans, un baleinier américain, à bord duquel il était cuisinier. Craignant d'être reconduit à bord s'il demeurait longtemps dans la ville, il l'avait laissé presque aussitôt, et s'était rendu à la maison où il était dans le moment. Il s'était engagé au maître comme cuisinier et y était resté depuis. Apprenant de moi que j'étais de Montréal, il me dit qu'il avait habité le Bas-Canada, qu'il avait travaillé à la construction du canal de Lachine, qu'il y travaillait quand les irlandais et les canadiens s'étaient livrés une grande bataille. Je prenais beaucoup de plaisir à causer avec lui, et je me couchai l'esprit bien tranquille.

Le lendemain matin je déjeunai avec l'américain, ensuite j'empruntai son rasoir pour me faire la barbe, (je me rasais dans le temps.) Aussitôt que l'opéra-

tion fut finie, je remerciai l'américain, et je me remis en route.

Après deux mois de marche j'arrivai à Grahamston, ville située sur la frontière de la Caffrérie. Cette ville ne contenait qu'une seule imprimerie, je ne pus y obtenir de l'emploi comme typographe, et je me décidai à pénétrer dans la Caffrérie. Au bout de trois semaines, la seule chemise qui me restait tombait par lambeaux. J'aperçus une jeune Cafrérienne dont la peau noire comme du geai était des plus reluisantes. Les Caffres vont presque tout nus, et se graissent la peau pour empêcher les rayons ardents du soleil de leur craquer le cuir. J'avais alors perdu mon sentier, je me félicitais de voir une des natives qui, j'espérais, pourrait me l'indiquer. Je m'aprochai donc d'elle et lui demandai bien poliment du vouloir me montrer mon sentier. Elle ne comprenait pas ma langue, ni moi sienne. Elle me fit signe d'entrer dans sa cabane que je fis. Elle prit deux copeaux, les frotta l'un contre l'autre, les fit prendre en feu à force de les frotter, ensuite elle saisit ma chemise qu'elle arracha de dessus mon dos, et la fit brûler devant mes yeux surpris. Courant alors quérir une composition noire qui se trouvait dans un coco, elle m'en noircit le corps jusqu'à la ceinture. En quelques minutes je fus aussi noir qu'un Caffrérien. Me tappant ensuite sur l'épaule elle semblait vouloir me dire: à présent, monsieur, vous avez l'air d'un des nôtres!" Etonné, je m'écriai: si mon frère G. et monsieur Ignace F.... me voyaient, ils me prendraient bien pour un vrai négrillon!" Saluant ma nouvelle compatriote je m'éloignai tristement de sa cabane. Je l'avais à peine quittée que j'aperçus un lionceau. Ma terreur fut tellement grande que je m'accroupis auprès d'un

gros caillou. Je respirais à peine. Bientôt cependant le lionceau se dirigea vers moi. Comme il était près de mon humble personne, je tombai sur le dos, puis levant les bras et les pieds j'implorai sa pitié. Le lionceau ouvrit une large gueule ; machinalement je lui saisis la crinière. Sans le savoir je fis sur son front, des attouchements qui l'adoucirent complètement et le firent tomber à mes pieds. Il me lécha les mains. Son changement de conduite m'inspira de la confiance. Ne désirant pas passer la journée en sa compagnie je me levai ; mais il me saisit entre ses pattes musculaires et me pressa doucement sur sa large poitrine. Je le pris de nouveau par la crinière et me levai. Son Excellence léonienne m'imita. Je partis, et, à ma grande surprise, le lionceau me suivait comme un chien. En vain je lui faisais signe de s'en aller, il me suivait toujours. Le lendemain quand je me levai pour continuer mon voyage j'aperçus un Ourang-Outang qui avait un bâton à la main. Comme le lionceau se disposait a dévorer le singe, je saisis le premier pour la troisième fois par la crinière. Le lionceau s'asseya et me permit de partir avec mon nouveau compagnon de voyage.

Je regardai bientôt en arrière, et j'aperçus le lionceau sur un rocher. Il me regardait aller douloureusement.

J'avais pris d'abord mon nouveau compagnon de voyage pour un petit homme ; mais voyant bientôt derrière lui une queue aussi longue que la Corporation de Québec, je m'aperçus que c'était un singe de la grosse espèce. Avant que je me fus aperçu que s'en était un, je lui faisais signe d'approcher, mais il répondait à mes signes par des grimaces. Ce singe devint mon compagnon de voyage, et me fit

trouver mon chemin. Parfois mon singe prenant le bout de sa queue en faisait une espèce d'éventail avec lequel il chassait les insectes de mon visage. Je préférais être éventé par sa queue que d'être frappé par son bâton. Après trois jours de marche en compagnie de mon singe, je m'arrêtai et me mis à réfléchir. Arrivé à Grahamston j'avais formé le plan de me rendre en Espagne par l'Afrique, mais les réflexions suivantes me firent changer ce plan :

" Tout le chemin d'ici à l'Algérie, point septentrional du sol africain, est peut-être aussi impraticable qu'il l'a été depuis la ville du Cap jusqu'ici, je ne suis pas certain de trouver de l'ouvrage en Algérie ; ça va me prendre deux mois pour y aller, et autant pour revenir, qui font quatre mois ; ma mère, dans ce moment ici, est peut-être plongée dans les plus vives inquiétudes par rapport à moi ; retarder mon départ de quatre mois, non jamais ! Retournons, retournons sur mes pas."

Après avoir prononcé ces paroles, je versai un torrent de larmes et je revins sur mes pas.

Quelques jours après avoir fait face à la ville du Cap, je me baissai pour cueillir une certaine racine que je me proposais de manger, mais mon singe devinant mon intention me donnait des coups de bâton sur les jambes qui me firent lâcher prise, et m'imaginant qu'il y avait quelque chose de mal dans la racine en question je n'essayai plus à la manger. Le lendemain je vis une petite bête blanche qui mangea de la même racine et tomba morte empoisonnée. Le singe alors me montrant la petite bête avec son bâton, semblait me dire : si vous en aviez mangé vous-même, la même chose vous serait arrivée." De retour à Holtantot's Holland, j'achetai un long ruban rouge que je mis au col de mon singe, et te-

nant un des bouts de ce ruban je fis mon entrée triomphante dans la ville du Cap avec mon compagnon de voyage que je vendis cent piastres à M. Thompson, maire de cette ville, ce qui m'aida à payer le prix de mon passage qui était de 150 piastres. Je travaillai comme marin pour la balance. Malgré la reconnaissance que je portais à mon singe, je dus m'en séparer à regret. J'aurais bien voulu l'amener en Canada ou je l'aurais certainement vendu plus de $150, ou plutôt il ne m'aurait pas quitté.

CHAPITRE V.

Je me trouvais encore une fois exposé aux dangers de la mer et obligé de faire des ouvrages presqu'au-dessus de mes forces, mais le désir que j'avais de revoir mon pays, mes parents et mes amis, était tellement grand, qu'il n'y aurait pas eu de dangers auxquels je ne me fusse exposé, d'ouvrages que je n'eusse entrepris de faire pour avoir le plaisir de revoir les miens. Je regardais la terre qui fuyait derrière nous. Je laissais cette terre africaine à regret, surtout par rapport à M. et Mme Marais. Nous gouvernions le navire dans la direction de l'île Saint-Hélène où le capitaine voulait arrêter pour faire peinturer le vaisseau.

Après onze jours de marche nous l'aperçûmes dans le lointain, un de ses bouts me parut des plus ronds. Il me serait impossible de décrire les différentes sensations qui agitèrent mon âme à la vue de cette île dont j'avais si souvent entendu parler et que je sa-

vais avoir été si peu fréqentée par mes compatriotes. " Hélas ! m'écriais-je, c'est donc là qu'est mort l'homme qui jadis faisait trembler l'univers !" Le lendemain de bonne heure nous jetâmes l'ancre. Cette île est couverte de montagnes et de rochers escarpés. Le sol en ess très ingrat. Je ne fus pas à terre, mais la ville Jamestown me parut être plantée d'arbres. La citadelle est située sur une montagne, et l'on y parvient au moyen d'un escalier de sept cent marches. Napoléon avait été entéré à cinq milles de la ville. Le sentier qui conduisait à sa tombe était presque impraticable, un vieux soldat qui en restait à un mille, servait de guide aux étrangers qui désiraient la visiter. Au bout de trois jours nous fimes voile.

Je soupirais ardemment après le moment de mon arrivée en Amérique. Parfois en dormant il me semblait être de retour à Montréal, et être entouré de ma mère et de mes frères à qui je racontais tout ce qui m'était arrivé et tout ce que j'avais vu. Il me sembiait voir ces choses et je me trouvais heureux, mais bientôt le bruit des vagues qui se brisaient sur notre navire, me réveillait en sursaut et je m'apercevais avec douleur que ce n'était qu'un rêve. Cependant un dimanche matin, après deux mois de marche de la ville du Cap, un homme à la tête du mât, cria : *Terra !* c'était Long Island ; le cœur me vola de joie en voyant cet île ; nous aperçumes bientôt après Staten-Island, ensuite Block-Island, et puis New-Bedford, qui était notre destination. Notre arrivée fut annoncée par cinquante coups de canon tirés de notre bord.

Nous jetâmes l'ancre à une forte distance de la ville. Je couchai à bord, et le lendemain vers neuf heures, j'embarquai à bord d'une chaloupe, et au

bout de quelques minutes je foulais de nouveau le sol américain et j'étais transporté de joie. Nous avions été deux mois à venir de la ville du Cap à New Bedford.

CHAPITRE VI.

Mon premier soin presqu'en débarquant, fut d'écrire à mes parents pour leur apprendre que j'étais de retour en Amérique, et que je jouissais d'une bonne santé. Mon deuxième soin fut de chercher de l'ouvrage comme imprimeur ; j'en trouvai, mais M. Palmer, le propriétaire du *New-Bedford Mercury*, pour qui je devais travailler, trouvant que je n'étais pas assez proprement mis pour composer parmi ses ouvriers, (j'avais usé toutes mes hardes en travaillant à bord de l'*Hibernia* comme matelot,) m'emmena avec lui dans un magasin et dit au marchand de me laisser avoir pour vingt piastres de vêtements. Rien ne fut retenu chaque semedi, sur mes gages, pour payer les vêtements. Au bout d'un mois je désirais m'en aller, mais je n'avais pas d'argent pour payer M. Palmer. Je lui dis qu'il m'était impossible de le satisfaire. Voici ce qu'il me répondit : " Si vous rencontrez une personne dans le même état que vous étiez, faites-lui ce que je vous ai fait, et je serai satisfait." Je laissai New-Bedford et je

pris la route de New-York. Au bout de quelques jours, j'arrivai à Providence, capitale du Rhode-Island, je trouvai cette ville très belle ; de là je me rendis à Hartford, belle ville de l'Etat du Connecticut, située sur les bords d'une rivière qui porte le même nom ; ensuite à New-Haven, situé à l'embouchure de la même rivière. Là, je m'embarquai à bord d'un vapeur qui me transporta en quelques heures à New-York. Ne pouvant trouver d'emploi dans cette ville, je me rendis en bateau-à-vapeur à Albany, et de là à pied, à Troy, où je m'engageai comme commis. J'écrivis de nouveau à mes parents. J'étais assis un matin à la porte du magasin et je lisais la *Minerve*. En levant les yeux, j'aperçus un de mes frères, je fus des plus surpris, car je le croyais à Montréal, et j'étais bien loin de m'imaginer qu'il se serait mis dans la tête de voyager. Il resta pendant deux jours à Troy, ensuite il partit. Je laissai Troy presqu'aussitôt que lui, et je fus à Saratoga Springs. Un canadien dans ce village m'apprit qu'il avait vu mon nom sur la liste des lettres mortes dans un des journaux d'Albany. Après un séjour d'une couple de semaines à Saratoga, je me rendis à Schenectady, où je trouvai de l'ouvrage en arrivant. Le lendemain après mon arrivée, j'écrivis une lettre au maître du bureau de poste d'Albany, lui mandant que j'avais appris qu'il y avait une lettre à mon adresse dans son bureau, et le priant de me la faire parvenir. Ce qu'il fit. C'était une lettre datée de Montréal, qui venait d'un de mes frères. Elle était conçue en ces termes :

Montréal, 11 septembre 1837.

MON CHER LOUIS,

Nous te croyions mort depuis longtemps dans quelques-unes de tes courses, et nous déplorions le

sort qui t'avait mené loin de ton pays pour gémir et mourir dans la misère. Nous avons donc été agréablement surpris en recevant tes deux lettres qui nous sont parvenues presqu'en même temps. Je vois par ces lettres que le bonheur ne t'a pas suivi dans tes voyages, et pouvait-il en être autrement? crois-tu pouvoir être heureux loin de ton pays, de tes parents, de tes amis, de toute religion et de ton Dieu? Cependant, quoique peiné de tes misères, je m'en réjouirai, et toi-même ne pourras les regretter, si elles ont pu, enfin, t'amener à des sentiments et à des principes tels que je désire t'en voir. L'homme de bien, quelques soient les revers de la fortune, entouré de sa famille et d'amis vertueux, est toujours content et heureux avec le témoignage d'une bonne conscience. Ne crois pas, mon cher Louis, que je dise cela pour te faire des reproches, mon intention est seulement de te faire entrer en toi-même, et te faire consulter tes dispositions avant d'entrer parmi les tiens, car que ces dispositions soient bonnes, et personne ne verra ton retour avec un plus grand plaisir que moi.

G. P....

La lecture de cette lettre me causa une joie inexprimable.

Après avoir travaillé pendant une couple de mois à Schenectady, je résolus de partir pour Montréal. Je pensais que la révolte allait bientôt éclater dans le Canada, et je craignais que mes parents ne vinsent, en conséquence, à se trouver dans le trouble. Je pris le chemin de fer et me rendis à Albany, de là en diligence, à Troy, où je couchai; je me retirai chez la personne pour qui j'avais été commis. Elle me dit que mon frère avait couché là depuis que j'étais parti de Troy; comme de vrai, il voulait parler du

même frère qu'il avait vu à Troy quand j'y étais commis. Le lendemain je continuai mon voyage, et après une route pénible de trois à quatre jours dans la neige, j'arrivai à Whitehall où je passai une journée ou deux ; ensuite je me remis en route. J'arrivai le même jour à Vergennes City. Je passai trois à quatre jours dans cette ville, et puis j'en partis ; après une marche de quelques heures j'arrivai à Middlebury où je rencontrai un grand ami que je n'avais pas vu depuis longtemps ; cet ami me fit obtenir deux ou trois jours d'ouvrage. Après un repos de quatre à cinq jours dans cette ville, je montai sur mon cheval à deux pattes, et le soir entre quatre à cinq heures, j'arrivai à Burlington. Dans la matinée de la troisième journée, depuis mon arrivée à Burlington, comme j'allais entrer dans mon hôtel, le plus jeune de mes frères se présenta tout-à-coup à mes regards. Je fus des plus surpris et lui aussi. Chose curieuse aussi, sa boutique était à côté de l'hôtel où je pensionnais, et je l'ignorais ; il m'y emmena, et me prêta son rasoir pour me raser. J'avais fini l'opération à moitié, quand un monsieur Morrough de Montréal, vint me trouver et me dit que mon frère désirait me voir. " Que voulez-vous dire, lui dis-je, le voici, mon frère, je vous introduis à lui.—C'est un autre frère, répondit M. Morrough. Il est à bord du vapeur, et il m'a dit de vous dire de vous dépêcher, qu'il craignait que le vapeur partit sans qu'il put vous voir.—Je gagerais que c'est Antoine, me dit mon jeune frère.—Je gagerais que oui, lui répondis-je." Nous partîmes à la course et nous arrivâmes à temps. C'était notre frère Antoine qui venait de Boston. C'était une nouvelle surprise pour mon jeune frère et moi, et notre frère Antoine ne fut pas moins surpris que nous l'avions

été en nous rencontrant et que nous l'étions en le voyant ; au lieu d'un frère qu'il s'était attendu à voir, il en voyait deux. La rencontre était assez singulière. Trois frères se rencontrer dans une ville étrangère, sans se chercher ni les uns ni les autres, sans savoir qu'aucun d'eux y fut, et se rencontrer tous trois dans moins d'une demie-heure de temps. Je me décidai à descendre avec mon frère Antoine, mon frère Adolphe, c'était le nom de l'autre, ne put nous accompagner, vû que son bourgeois était absent de Burlington et qu'il lui fallait avoir soin de la boutique. Nous arrivâmes en quelques heures à St. Jean, et nous y couchâmes. Le lendemain matin mon frère partit pour Montréal, il prit les chars qui allaient dans le temps de St. Jean à Laprairie. Moi, avant d'aller à Montréal, je voulais me rendre à St. Hyacinthe par la voie de la rivière Chambly, pour voir ma mère qui était ménagère au collége. Mais à peine mon frère était-il parti, que je me décidai d'aller à Montréal avant d'aller à Saint-Hyacinthe. J'embarquai à trois heures à bord des chars et j'arrivei à quatre heures à Laprairie, qui avait été mon point de départ. J'étais content de me voir si près de Montréal, mais je fus peiné en voyant que je ne pouvais y traverser ce soir-là. Par rapport au vent qui était grand, le bateau avait fini de voyager pour ce jour-là. Je couchai à Laprairie, et le lendemain matin à onze heures j'étais de retour dans ma ville natale, après trois ans d'absence, et après avoir enduré beaucoup de misère et avoir été exposé à beaucoup de dangers. Ma joie était inexprimable. Mon frère G. me reçut à bras ouverts ainsi que tous mes amis. Au bout d'un mois je partis pour aller voir ma mère, à St. Hyaciuthe, mais à deux lieues en deça je fus arrêté ; je fus soup-

çonné de vouloir passer aux Etats-Unis par la voie de St. Hyacinthe, pour porter des nouvelles aux insurgés qui s'y étaient sauvés. On me ramena à Montréal, et on me logea à l'hôtel de la reine, où les premiers hommes du pays m'avaient précédé, et où je me trouvai en très bonne compagnie. J'avais passé le 1er janvier 1837 à Stellenbosh, colonie du Cap de Bonne Espérance, Afrique Méridionale, je passai le 1er janvier 1838 dans la prison de Montréal, ma ville natale. Après avoir subi deux mois d'emprisonnement, je fus examiné, et comme on ne trouva rien contre moi, on mit en liberté.

me

FINIS.

ERRATA:

5e page, 1re ligne, au lieu de " français" lisez : " canadiens-français."

33e page, 4e ligne, au lieu de " ausui " lisez " aussi."

39e page, 15e ligne, au lieu de " vivifié" lisez " rarifié."

64e page, 12e ligne, au lieu de " on mit " lisez " on me mit."